

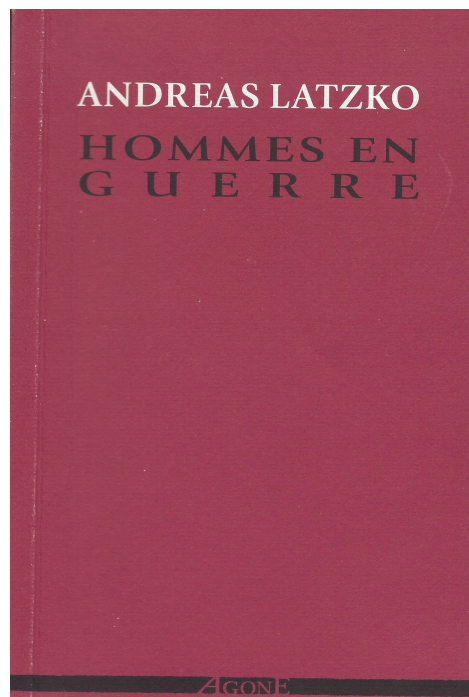
# Andreas Latzkó (1876-1943)

## *Hommes en guerre*

(*Menschen im Krieg*, Zurich, Rascher, 1917)

Traduit de l'allemand par Martina Wachendorff et Henri-Frédéric Blanc,  
présentation par Hélène Autexier, introduction de Romain Rolland,  
avant-propos de Henri Barbusse, postface de Marcel Martinet,  
Marseille, Éditions Agone, 2003, 158 p.

**Un texte particulièrement admiré en son temps par  
Alexandre Vialatte**



***Ce qu'a dit de l'ouvrage le spécialiste des courants artistiques et idéologiques  
de la République de Weimar, Jean-Michel Palmier<sup>1</sup> :***

« J'ai lu, beaucoup plus tard, l'admirable récit d'Andreas Latzko *Hommes en guerre*. Eux aussi étaient jadis des hommes. Mais la guerre est venue et ils ont laissé derrière eux, à Vienne ou ailleurs, l'un une mère, une petite vieille au visage ridé, l'autre une fiancée ou une fillette aux cheveux bouclés. Aujourd'hui, ils ne savent plus très bien qui ils sont. Des paquets de chair dans des uniformes raidis par la saleté et la boue, des cadavres encore un peu vivants. Les souvenirs font mal, aussi mal que les obus et les jets de lance-flammes qui transforment en quelques secondes un visage humain en un paysage calciné. Ils s'entretiennent parfois sur les bancs des villages, dans les cours des hôpitaux. Il leur arrive même de sourire en pensant au passé. Mais ce passé leur fait peur, cet hier si lointain, irréel et fantastique, lorsqu'ils étaient encore des êtres humains. Comme des enfants, ils se jalourent, envient celui dont la jambe ou le bras tranché rend possible le

---

<sup>1</sup> In J.-M. Palmier, *Ernst Jünger – Rêveries sur un chasseur de cicindèles*, Paris, Hachette, 1995, pp. 23-26.

retour vers l'arrière. En attendant, comme des oiseaux, ils sautillent sur leurs béquilles, parmi les feuilles mortes de l'automne.

[...]

Les hommes qui les ont envoyés là savaient-ils ce qu'ils faisaient ? Ont-ils déjà vu un homme gémir en serrant dans ses mains ses entrailles ? Les officiers eux-mêmes finissent par en douter. Certains sont avides de montrer leur bravoure, d'autres s'interrogent. Quel sens cela a-t-il de conduire à la mort ces pauvres diables, qui crèvent de peur, et qui tournent vers celui qui les commande le regard implorant d'un chien qui sait qu'on va l'abattre ? Le capitaine Marschner, l'un d'entre eux, assurément n'est pas un lâche. Il est prêt à conduire ses hommes vers la tranchée dont il doit assurer la relève [...]. Mais il réalise à la lumière des shrapnels qu'il n'était pas fait pour le métier des armes. Il ne peut comprendre comment un homme sain et vigoureux peut en quelques secondes n'être plus qu'une chair tressautant et poisseuse. Comment dire à un homme dont les lèvres ne laissent plus échapper qu'un gargouillis sanglant qu'il est beau de mourir pour la patrie ?

[...]

Qui pourrait imaginer que cette main grise, cette main morte aux doigts crochus et pétrifiés fut jadis celle d'un homme ? Qu'elle avait tranquillement coupé une tranche de pain ou écrit une lettre ? Les hommes déambulent, comme hébétés, broyés par un typhon cosmique, pauvres marionnettes dont les éclats d'obus tranchent les fils et les membres un à un. Celui qui a contemplé les ultimes grimaces d'un visage aux mâchoires pendantes, aux yeux exorbités, qui a entrevu ces faces pourries, à peine humaines, ne pourra plus jamais les oublier, même lorsque les hommes seront sortis de leur folie, lorsque l'herbe aura repoussé sur les talus des tranchées, qu'il n'y aura plus de guerres.

L'auteur de ces effrayantes nouvelles, Andreas Latzko, né à Budapest en 1876 et mort en exil à Amsterdam en 1943, était un écrivain hongrois de langue allemande. Il servit comme officier dans l'armée de la monarchie austro-hongroise, sur le front italien en 1915. Ses œuvres furent brûlées par les nazis au cours de l'autodafé du 10 mai 1933 [...]. Au-delà des nationalismes, il ne voit partout que des hommes, des mains, des visages et surtout cet immense cortège de douleurs dans lequel on les ensevelit vivants. La neige elle-même prend la couleur du sang, les feuilles de l'automne ont le parfum de la décomposition des morts. Tour à tour victimes et bourreaux, ils avaient jadis les mêmes rêves, les mêmes joies et ne sont réconciliés que dans la mort. On fusille des ennemis blessés, on « récupère » un soldat vivant, touché par un obus avec la corde et le crochet qui servent à « pêcher » les cadavres des deux camps, gisant près des tranchées. Il n'en reste qu'une masse sanglante, à la bouche et à la joue arrachée. Alors l'officier serre les poings et se mord les lèvres pour ne pas pleurer comme un enfant. Devant ces atrocités, il a brusquement honte de vivre et ne sait plus si, sous l'uniforme, il y a encore une âme. »

### **Pour en savoir plus**

Charrier Landry, « À l'arrière et sur le front. Andreas Latzko, « Hommes en guerre », *Nouvelle Quinzaine littéraire*, 15-21 juillet 2014.

Lajarrige Jacques *et al.*, *Andreas Latzko – Ein vergessener Klassiker der Kriegsliteratur ? / Andreas Latzko – Un classique de la littérature de guerre oublié ?*, Berlin, Frank & Timme, 2021.

Rolland Romain, *Les Précurseurs*, Paris, Éditions de l'Humanité, 1919 - chapitre 18 : « L'Homme de douleur »; disponible sur Wikisource.